

Viviane Alix-Leborgne

Fleurs du bien, fleurs du mal – La botanique comme ressort dramatique dans les romans d’Hector Malot

Le XIXe siècle est traversé par un grand courant naturaliste qui prend naissance au XVIIe, en France, avec Buffon (1707-1788), intendant, à Paris, au Jardin des Plantes de 1739 à sa mort, soit pendant près de cinquante ans. En Suède, Carl von Linné (1707-1778), puis en Allemagne, Alexander von Humboldt (1769-1859) enrichissent les collections de leurs découvertes proches ou lointaines. Un souci de méthodologie et de classement pousse ces deux savants à dresser un inventaire des plantes. Dans le même temps, l’attrait pour la nature et la mode du jardinage influencent la littérature. Que ce soit sous forme de document, de poésie ou de roman, des auteurs tels que Alphonse Karr, Balzac, Baudelaire, Zola ou Hector Malot, sans être les seuls, font entrer le monde végétal dans leurs œuvres.

L’intérêt d’Hector Malot pour la botanique s’éveille dès ses premières années et s’inscrit dans ce mouvement. Après avoir quitté La Bouille, son bourg natal situé au bord de la Seine, donc un environnement fluvial et maritime, il découvre la campagne normande à Bosc-Bénard-Commin, où sa famille s’installe en 1835. Guidé par un paysan, le jeune garçon, observateur, se passionne pour le monde des plantes. Parti d’une pratique empirique, le futur écrivain affine sa compétence au collège royal de Rouen, en devenant l’ami de Georges Pouchet (1833-1894), fils de naturaliste et, plus tard, naturaliste lui-même. Habitant Mesnil-Esnard entre 1849 et 1853, Hector Malot s’inscrit à la *Société impériale d’horticulture de la Seine-Inférieure*¹ et fait ses premières armes dans des journaux qui traitent également d’horticulture. Devenu romancier, il utilise ses acquis pour nouer des intrigues, faire rebondir l’action et susciter la curiosité du lecteur. La botanique devient alors l’instrument du ressort dramatique et romanesque. Dans leur variété, les plantes, - herbes, fleurs, fruits, - conduisent les personnages vers une issue heureuse ou funeste.

¹ Information communiquée par Agnès Thomas-Vidal, que nous remercions.

Ce choix de recourir à sa science d'herboriste relève également d'un double objectif, récurrent chez Hector Malot, l'aspect didactique et l'opposition morale entre le bien et le mal. L'exemple de l'enfant détermine les valeurs positives de la botanique en « fleurs du bien », tandis que certaines fleurs ou graines, pour peu qu'elles soient manipulées, portent en elles un caractère tragique, souvent fatal à la vie d'un personnage, devenant par là même des « fleurs du mal ».

Les jeunes protagonistes de l'univers romanesque d'Hector Malot démontrent que l'enfance, même misérable, est ouverte à tous les possibles, et, en définitive, à des possibles heureux. D'expérience en expérience, et de rebondissement en rebondissement, l'enfant suit une voie qui le mène à un bonheur, généralement familial, où le monde végétal a sa part. Ainsi, à partir du drame personnel que constitue la mort de son père marin, le héros éponyme de *Romain Kalbris* (1869) franchit toutes les étapes qui feront de lui un adulte averti et bienveillant. Paradoxalement, son apprentissage débute par l'école buissonnière, qui constitue une transgression à la règle. Cette « désertion » se révèle être le socle de son être futur. En effet, il rencontre alors une sorte de père spirituel qui, grâce à la botanique, lui communique un idéal de vie auquel il restera fidèle.

L'auteur le souligne, M. de Bihorel, puisque tel est son nom, a quelque chose de Robinson Crusoe, personnage qui a fasciné Malot lui-même. Le solitaire M. de Bihorel actualise en quelque sorte le naufragé du début du XVIIIe siècle. Sa maison isolée, son serviteur-compagnon Samedi et le grand jardin « sauvage »² composent une sorte de paradis où l'on vit, quasiment en autarcie, des produits cultivés. Pour Romain, la beauté du lieu participe du rêve empreint d'exotisme.

De prime abord, le nouvel ami de Romain sait provoquer la curiosité de l'enfant envers son environnement proche, la mer, et envers le règne végétal et animal. Au cours de la promenade initiale et initiatique, le nouveau « maître » de Romain utilise la méthode socratique et, par une série de questions-réponses, le conduit à une observation raisonnée. Pas de noms scientifiques toutefois, le savoir érudit est exclu au profit du jeu alternatif entre les deux complices, ce qui anime et pimente la scène. La récolte des coquillages et des herbes » (p. 34) effectuée, avec l'exemple de l'anémone de mer, M. de Bihorel fait déduire par son jeune disciple que, dans le cas d'une plante carnassière, la frontière entre l'animal et le végétal est parfois fragile. Cet état hybride est déjà évoqué par Balzac, dans le *Lys dans la vallée* (1836), un titre en forme de fleur, avec les « grandes mares d'eau sur lesquelles la nature jette aussitôt des taches vertes, espèce de transition entre la plante et

² Hector Malot, *Romain Kalbris*, Marpon et Flammarion, sans date, p. 62.

l'animal, où la vie arrive en quelques jours »³. Ici, la remarque ne modifie en rien le cours du roman, alors que chez Malot, la découverte détermine l'admiration, la confiance et le respect, toutes valeurs bénéfiques pour Romain. Nature, naturel et éducation se complètent harmonieusement dans l'affection et la reconnaissance pour le maître.

Principe de connaissance, la botanique est aussi directement utile à l'homme. La disparition de M. de Bihorel, parti et, semble-t-il, disparu en mer, interrompt ce bel accord entre l'homme, l'enfant et la nature. Romain, prisonnier d'un oncle avare et malfaisant, s'enfuit au hasard des routes. L'esprit d'initiative s'empare de lui, et les vertus nourricières des fruits vont assurer sa survie. Sans provisions ni ressources, il compte sur la cueillette pour s'alimenter, mais ne trouve, dit-il, que « des fleurs partout, des fruits nulle part ; j'avais peut-être eu tort de compter sur le hasard pour me nourrir [...] Dans les champs, rien, absolument rien qui pût se manger » (p. 123). Quand soudain, au détour d'un bois, il aperçoit des petits points rouges qui brillent dans l'herbe : « des fraises, c'était des fraises ! Je ne sentis plus ma fatigue ; et d'un bond je franchis le fossé ; le revers était chargé de fruits... il y en avait par milliers qui formaient un tapis rouge [...] c'était de la force, de la gaieté, de l'espérance » (p. 127), et la foi dans l'avenir. Non seulement les fraises le rassasient momentanément mais, tout en poursuivant son chemin, elles lui servent de troc contre une nourriture plus substantielle : « je voulus faire ma provision pour la route. Je me disais que si j'en avais assez, je pourrais peut-être les échanger contre un morceau de pain. Un morceau de pain, c'était mon rêve » (p. 127). Et ce rêve se réalise en tous points, grâce à une boulangère compatissante.

Se nourrir est essentiel dans les aventures pédestres de Romain, mais pouvoir se reposer ne l'est pas moins. Là encore, les plantes sont un recours assuré : « Avec quelques brassées de trèfle sec je m'étais fait un lit excellent », commente-t-il (p. 146). Le confort d'un bon couchage remet sur pied un Romain toujours errant.

Enfin, dernière vertu évoquée, le cadeau, le don. Au cours de ses pérégrinations, il rencontre une troupe de saltimbanques et s'y fait admettre. De nouveau exploité, il s'enfuit en compagnie de Diélette, une fillette de son âge à la recherche de sa mère, une couturière parisienne. Les enfants, partis en direction de la capitale, affrontent bien des difficultés. Romain découvre soudain que Diélette a caché sous son manteau un pot de réséda, cadeau destiné à sa mère. Le sauvetage de la fleur, ici symbole d'amour filial, s'avère impossible, compte tenu des intempéries traversées, le gel en particulier. La ténacité et l'entêtement de la fillette provoquent la première querelle dans le jeune couple. Romain

³ Balzac, *Le Lys dans la vallée*, Gallimard, collection Folio, 2004, p. 130.

cède, sans parvenir toutefois à épargner le malheureux réséda, à l'image de Fleur-de-Marie qui, sortie des bouges parisiens et reconnue princesse de Gerolstein, garde les débris de son rosier, témoin de ses vicissitudes⁴. Malgré tous les efforts de Rémi et Diélette, le réséda mort anticipe l'impossibilité de retrouver la cousette.

L'univers des espèces végétales se révèle donc être un agent du savoir, mais aussi, en cas de nécessité, un moyen de survivre, tout en ménageant le plaisir du don dans une quête du bonheur intime et domestique. Ainsi, la vie au plein air, au plus près de la nature et des plantes, aide-t-elle à construire la personnalité des deux jeunes personnages. Les vertus spécifiquement tutélaires de la botanique se déclinent alors en « fleurs du bien », en l'occurrence des « fleurs de vie », dans une forme de droiture et de pureté, qui traduisent chez Hector Malot une vision optimiste de l'enfance, capable de surmonter tous les obstacles d'une existence à l'origine hasardeuse.

Si Romain Kalbris et M. de Bihorel pratiquent la culture naturaliste dans tout son aspect sain et salvateur, il en va bien autrement avec Nathalie, l'héroïne du *Docteur Claude* (1881). D'un roman de l'enfance, on passe à une œuvre toute de noirceur, qui se situe dans le milieu médical. Nathalie Gilet est convaincue que son ancien amant, auquel elle voue une passion absolue, le docteur Claude, ne lui reviendra que si la jeune épouse, Véronique, parée de toutes les qualités aux yeux de son mari, disparaît. Nathalie orchestre donc la mort de sa rivale.

Le processus opératoire que lui prête l'auteur prouve qu'elle sait déjà comment agir. Car son défunt mari a plusieurs fois entretenu sa femme des terribles propriétés toxiques d'un germe qu'il a étudié. Aussi est-ce sans hésitation aucune qu'elle pénètre, et le lecteur à sa suite, dans le cabinet du médecin et rassemble les objets homicides. C'est d'abord « un petit flacon, contenant des graines ovales, aiguës, de couleur jaune pâle, terminées par une tige grêle garnie de poils soyeux et blancs » portant le nom latin de la plante. Puis elle trouve la brochure correspondante, intitulée *Etude physiologique sur les effets toxiques du strophantus hispidus ou inée, poison des Pahouins (Gabon)*. Dans leur chasse à l'éléphant, ceux-ci empoisonnent leurs flèches avec le suc extrait de cette graine. L'intention au moins malveillante est ici déjà exprimée. C'est enfin une lettre d'un cousin du Dr Gilet, médecin de marine, ayant découvert le produit sur place, qui décrit les effets mortels de l'inée.

Ce poison mystérieux a sans doute été découvert par Hector Malot dans des revues scientifiques. En effet, ainsi que le note Gaston Tissandier en 1873, l'inée se révèle être « un des poisons les plus

⁴ Eugène Sue (1804-1857), *Les Mystères de Paris* (1842-1843).

énergiques »⁵. Quelques années plus tard, en 1879, soit à peine deux ans avant l'écriture du roman, Henri de Parville note encore dans le *Journal Officiel* : « Le poison de l'inée est de ceux qui agissent sur les mouvements du cœur »⁶. Contrairement à son roman *Romain Kalbris*, ici les références scientifiques d'Hector Malot sont précises, comme l'indique la suite de la lettre, décrivant la plante elle-même comme « un arbuste sarmenteux de trois ou quatre mètres de hauteur, donnant des fleurs blanches ». Mais surtout, ce qui importe pour l'intrigue, c'est le fait que « tout blessé meurt », soit par injection directe, soit par absorption.

Nathalie dispose donc des produits qui doivent, toutefois, subir une préparation pour être utilisables. La mise en œuvre est fournie dans la lettre, telle une recette de cuisine : le mieux est de hacher la graine et de la mettre « macérer dans l'alcool ; l'alcool étant évaporé au bain-marie, on obtient un extrait d'une couleur jaunâtre, d'une odeur vireuse, d'une consistance semblable à de la cire ».

Cet extrait peut dès lors être administré, et il « amène la mort par la paralysie du muscle cardiaque... (sans) aucune altération appréciable, soit à l'œil nu, soit au microscope ». C'est donc la certitude de l'impunité, ajoute le médecin voyageur, puisque « l'inée, dans l'état présent, doit échapper aux recherches les plus délicates ». Impunité renforcée du fait que les deux chercheurs sont morts et que, remarque l'auteur, personne ne savait qu'elle avait ce poison en sa possession.

Mais Hector Malot ne s'en tient pas là. Il redouble son effet dramatique en attribuant à sa victime une hérédité cardiaque. Celle-ci est soignée préventivement par la digitaline, dérivée d'une autre plante, la digitale, « remède et non poison, administrée pour guérir et non pour tuer ». Ainsi, outre les témoins scientifiques morts et la méconnaissance de la médecine contemporaine à détecter un poison d'origine botanique africaine, Nathalie peut compter sur une prédisposition génétique de Véronique. C'est donc l'innocence assurée et, pense-t-elle, le retour de l'amant à ses anciennes amours.

L'intrigue et les moyens végétaux étant bien déterminés, reste à présenter l'inée de façon indétectable par Véronique. L'empoisonneuse entreprend de substituer l'inée à la digitaline dans les pilules que la jeune femme absorbera en toute confiance. Pour ce faire, « il n'y avait qu'à rouler un petit morceau de cet extrait entre les doigts en l'arrondissant bien, et à le recouvrir ensuite d'un feuillet d'argent, en opérant comme les pharmaciens que tout le monde a vu dorer ou argenter les pilules en les agitant circulairement dans une petite boîte ronde en forme de sphère ».

⁵ Gaston Tissandier (1843-1899), « Le poison des Pahouins », *Revue des Sciences* n° 1, 7 juin 1873.

⁶ Henri de Parville (1838-1909), *Journal Officiel*, 8 février 1877, p. 1008.

Au passage, le lecteur découvre le travail des pharmaciens d'alors. S'étant procuré le nécessaire, Nathalie s'exerce sur les pilules de mie de pain et, satisfaite du résultat, elle procède à la confection des pilules en détruisant les traces de la fabrication.

Hector Malot conduit alors la criminelle à expérimenter, comme tout scientifique le ferait, l'efficacité de sa préparation. L'auteur ménage l'intérêt du récit en fractionnant le geste mortel. Le poison est d'abord administré à domicile, avec la seule Nathalie pour agent et témoin, puis est mêlé à du chocolat chaud consommé dans un salon, c'est-à-dire en public. Dans un troisième et dernier temps, afin d'écarter définitivement tout soupçon, laissant le « remède » à sa victime, Nathalie aura quitté la ville. Tout se déroule comme prévu, et Véronique meurt dans d'atroces souffrances.

L'influence néfaste de la botanique se poursuit au-delà du crime. Offrant une nouvelle péripétie, l'ignorance médicale vient s'ajouter aux effets mortels de l'inée. Claude, médecin, de même que ses collègues amis ou ennemis, est incapable d'expliquer le décès de son épouse. Il se trouve ainsi accusé d'avoir provoqué sa mort pour en hériter et, jugé, il est condamné à mort. Devant cette issue qu'elle n'avait pas prévue, Nathalie cède et parachève son acte meurtrier. Dans une lettre en forme d'aveu, elle détaille le processus de l'intoxication fatale, et annonce son suicide, en l'attribuant seulement à une question d'intérêt. Sa confession rédigée, elle avale le reste des gélules d'inée préparées pour Véronique. Cette plante, qui a donc tué les deux femmes successivement aimées par le docteur Claude, se transforme en instrument d'un absolu passionnel. Dans une justice et une morale immanentes, le suicide final referme le nœud criminel.

Profondément inscrit dans son époque, le roman témoigne d'abord de l'information scientifique d'Hector Malot. Information qu'il se plaît à communiquer au travers d'une histoire dont il maîtrise la narration de bout en bout. Chaque fait scientifique a une incidence sur le développement de l'action : l'observation sur le terrain, ici africain, la recherche en laboratoire, puis l'expérimentation volontairement mortelle (et romanesque) sur autrui et sur soi-même. La démonstration se fait également morale. Dans un esprit d'équilibre, Hector Malot prend soin de souligner les bienfaits de la digitale, la plante aux vertus médicinales et donc « fleur du bien », concurrentement aux pouvoirs maléfiques de l'inée, « fleur du mal », « fleur de mort ».

A l'inverse de l'héroïne combattive du *Docteur Claude*, le personnage de Thierry, dans *Les Besoigneux* (1883), étonne par la passivité qu'il manifeste à faire triompher son amour. Passivité qui aboutit, après avoir été éconduit par Marianne, la jeune fille qu'il aime, à un abattement qui le mène à une mort, là aussi, volontaire.

Quittant le laboratoire scientifique, le lecteur gagne la serre, lieu de loisir, spécifique du XIXe siècle mondain, où se joue le sort de Thierry. Le jardin d'hiver, mis à la mode sous Napoléon III, a déjà servi de décor au roman de Zola *La Curée* (1871). Dans une longue et minutieuse description, Zola insiste sur les différentes espèces, exotiques ou non, exposées à la chaleur et vouées à la décomposition. Dans un effet de miroir, la serre reflète la décadence impériale de la société. Tel n'est pas le propos d'Hector Malot dans *Les Besoigneux*, paru douze ans plus tard. Ici l'événement prend le pas sur le décor. L'architecture de la serre est brièvement évoquée, parce qu'envisagée d'abord comme un refuge pour Marianne qui cherche à fuir Thierry et son amour pressant. Toutefois, les deux écrivains privilégient le parfum malsain et morbide des fleurs qui y croissent en vase clos. Tandis que Zola multiplie les variétés de plantes, les décrivant pour elles-mêmes, Hector Malot en retient les plus communes, qui vivent dans cette atmosphère confinée. Il attire plus particulièrement l'attention sur le liliflora, dérivé du magnolia et du lys, tous deux bien connus pour leur pouvoir entêtant.

Après le refus de Marianne que Thierry a réussi à rejoindre, c'est l'intervention d'un tiers médecin qui, bien involontairement, oriente le choix et la décision du désespéré : « Eh quoi, dit-il, encore dans cette serre ! Savez-vous que c'est imprudent. Oui, mon cher Thierry, imprudent. A la longue, le parfum de toutes ces fleurs peut vous donner une bonne migraine ; songez donc que qui passerait là quelques heures de la nuit serait sûr de ne pas se réveiller. Allons, sortez, l'air vous fera du bien »⁷. Toutes précisions qui vont servir le dessein fatal de Thierry et activer sa préparation. Pour vérifier les assertions du docteur Chaudun, il part le consulter, prêchant le faux pour savoir le vrai : « Je viens vous dire que la serre ne m'a pas donné la migraine ; mais vous n'en êtes pas surpris, je pense, car j'imagine que vous ne parliez pas sérieusement » (p. 363). A quoi le praticien réplique en donnant les détails attendus par son « patient » : « Très sérieusement au contraire [...] la nuit, en cette saison, quand tant de plantes sont en fleur et quand l'air ne se renouvelle pas, il en serait autrement » (p. 364). Même un individu en bonne santé ne serait pas épargné, car ce n'est pas une affaire de solidité. Autrement dit, un être sain, dans les conditions indiquées, ne résisterait pas au parfum des fleurs et succomberait par asphyxie. C'était bien la confirmation attendue par Thierry. Ne reste plus qu'à préparer le suicide « accidentel ».

Avant Hector Malot, Zola a conduit, lui aussi, l'un de ses personnages à cette issue volontaire et fatale due aux fleurs. Dans *La Faute de l'abbé Mouret* (1875), la jeune Albine décide également de mourir par déception amoureuse. Vivant dans un parc, le Paradou, forme provençale du paradis, elle procède à une longue mise en scène de sa

⁷ Hector Malot, *Les Besoigneux*, Paris, Charpentier, 1890, II, p. 357.

mort. Elle choisit sa chambre comme lieu du dernier sommeil, aussi ses allées et venues sont-elles nombreuses pour remplir la pièce des fleurs odorantes du jardin, dont des pavots, des jacinthes ou des soucis, symboles funèbres. Comme dans *La Curée*, Zola détaille les plantes, signalant la même abondance, mais une abondance heureuse. Car Albine voit dans son geste une apothéose sublime de l'amour en sorte que, dans un effet d'anthropomorphisme, « le jardin lui ménageait la mort comme une jouissance suprême »⁸. Dans cette pièce, où « le lit n'était qu'une grande floraison » (p. 399), elle prend soin de boucher les moindres fentes et s'étend pour attendre la fin. L'asphyxie la gagne dans « le hoquet suprême des fleurs » (p. 402), et dans une totale félicité.

Thierry, quant à lui, n'a pas cette aptitude au bonheur en toutes circonstances. Dans sa rigueur, il n'est sensible ni à la poésie ni au symbolisme des fleurs, qui ne présentent pour lui qu'un moyen efficace d'en finir avec la vie. Seule une volonté raisonnée le dirige, sans lyrisme ni romantisme, au contraire d'Albine. Pour lui, les fleurs sont porteuses de la fuite devant l'existence et du néant absolu. Aussi, obéissant à la logique de son personnage, et loin du récit prolifique de Zola et de la sensualité qui émane des formes et des parfums, Hector Malot décrit-il en quelques lignes l'évasion de Thierry hors de la vie. Une fois les issues fermées et lui-même allongé, « il n'avait qu'à attendre, les fleurs et la nuit feraient leur œuvre » (p. 364). Et l'écrivain conclut : « Adieu la vie, - Implacable pour lui ! » (p. 365). Le caractère du personnage prend alors le pas sur la botanique. Ce qui était exaltation et accomplissement de l'amour chez Albine se mue en échec de toute une vie chez Thierry. Toutefois, une profonde solitude les rapproche, qui, reconnue et heureuse chez la première, se révèle désespérée et insurmontable pour le second. Seul aspect positif chez ce dernier, son désir d'épargner à ses proches, sa mère et sa tante, la honte sociale et religieuse du suicide. D'où ses précautions pour que ce dernier apparaisse comme « naturel ».

Excepté dans *La Faute de l'abbé Mouret*, les œuvres de Balzac, d'Eugène Sue, ou de Zola évoquées ici ne font pas de la botanique une raison dramatique. Celle-ci leur offre un développement en soi, d'ordre littéraire. Hector Malot, lui, pratique plus directement : la botanique définit l'intrigue, sans poésie, presque comme une étude de faits, dans un rapport de cause à effet, avec le pouvoir démonstratif qui convient à un pédagogue. Fort de ses connaissances, il détaille l'action comme le ferait un expert, notamment en criminologie. Dans sa vision romanesque, la passion pour la botanique est pleinement contrôlée, réservant aux adultes le principe de la manipulation et de l'accumulation comme symboles des « fleurs du mal ». Ils en détournent les vertus soit dans un but criminel, soit afin de se punir soi-même. Au contraire, Hector Malot ménage chez

⁸ Zola, *La Faute de l'abbé Mouret*, Gallimard, collection Folio, 1991, p. 395.

l'enfant une foi indestructible dans la destinée. D'instinct, celui-ci fait le choix des plantes telles que la nature les offre, et qui en elles-mêmes ne sont que « fleurs du bien », de celles qui favorisent et célèbrent la vie.